

L'Abbeille.

11eme Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

11eme Année.

VOL. XI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 11 AVRIL, 1878.

No. 24.

Anathème à la Colline de Gelboë.

I.

Malheur à Gelboë ! Malheur !
A Gelboë honte, anathème !
O jour nefaste ! O douli suprême
Pour mon pays et pour mon cœur !
Malheur à Gelboë ! Malheur !

Elle a bu sans remords, colline criminelle,
Le sang de Jonathas et le sang de mon Roi
Que jamais la rosée a ton front n'étincelle !
Que l'aurore jamais ne se lève sur toi !
Que dans tes bois maudits l'oiseau soit sans ramage,
La vigne sans raisin, la brise sans odeur !
Qu'un autan éternel te lève ton vert feuillage
D'un sang fatal, d'un sang vengeur !

O mon pays, verse des pleurs :
Tes Rois dorment dans la poussière,
La mort de sa faux sanguinaire
Les a fauchés comme deux fleurs
O mon pays, verse des pleurs.

Comment sont ils tombés, les forts, dans leur vaillance ?
Quand de leur riche tente ils sortirent le matin
En brandissant leur glaive alteré de vengeance,
L'épouvante planait sur le camp philistin ;
Et le soir, quand le fer assouvi de carnage
S'endormait triomphant dans le fourreau du Roi,
Les Barbares hurlaient de douleur et de rage
Et se comptaient avec orgueil.

Et le Lion s'est endormi !
La vigne n'est plus protégée ;
Je vois la vigne ravagée,
J'entends les cris de l'ennemi
Car le Lion s'est endormi !

Tremble, ah ! tremble, Israël ! Vois-tu, sur tes collines,
L'œuvre de ton Dieu, vois-tu briller dans le lointain
Cette épaisse moisson de dards, de javalines ?
Écoute, réveille-toi ! bande ton arc d'airain !
Ton ombre fera fuir ces timides gazelles !
Lève-toi, Jonathas ! A nous, guerriers, à nous !
Qu'à vos flèches la mort attache encore ses ailes :
Guerriers tombés, réveillez-vous !

Pleurez-les, vierges de Sion :
Laissez, dans vos sombres alarmes,
Le flot des pleurs noyer vos charmes,
Tous deux sans vie—Angé et Lion !
Pleurez-les, vierges de Sion !

Pleurez, vents du couchant, pleurez, vents de l'aurore.
Ils sont tombés ! Jourdain ! laissez aujourd'hui tes flots
Bondir en mugissant sur ta plage sonore,
Et qu'Israël entonne un hymne de sanglots !
Fallait-il voir le fils mortel aussi la poussière ?
Écartez de mon front, écarter, O mon Dieu,
Un diadème encor tout chaud du sang d'un frère :
Oh ! plutôt un bandeau de fou !

Sous l'aile sombre de la mort
Qu'au moins Saül en paix sommeille !
Silence ! qu'aucun bruit n'éveille
Un Roi malheureux qui ne dort
Que sous les ailes de la mort !

Que de fois tu brûlas de m'arracher la vie,
Saül, quand au retour de ce sombre démon
Ton œil étincelait des éclairs de l'envie,
Ou qu'un cuisant remords venait rider ton front !
Mais n'expie-tu pas toi-même ta colère !
Je te pleure, Saül, je te pleure, O mon Roi !
Que m'importe aujourd'hui ta haine incertaine
Tu fus plus malheureux que moi !

Saül, dans mon sang que de fois,
Oh ! que de fois, farouche hyène,
Tu brûlas d'abreuver ta haine !
Pour m'écarter, que de fois
Tu me poursuivis dans les bois !

Dans une grotte, un soir, tu sommeillais tranquille :
Le ciel mit dans mes mains la coupe de tes jours.
Je pouvais la briser comme un vase d'argile,
Je ne la brisai pas : car je t'aimais toujours !
L'aurore de nouveau vint réveiller ta haine,
Et je repris ma fuite à travers le vallon.—
Comme un timide oiseau qu'un chasseur dans la plaine
Poursuit de buisson en buisson.

Mais sous les ailes de la mort
Qu'en paix l'infortuné sommeille.
Silence ! qu'aucun bruit n'éveille
Un Roi malheureux qui ne dort
Que sous les ailes de la mort !

Silence, Gelboë, puisse jamais te fondre
N'oser faire bondir tes lugubres échos !
Silence ! Il a souffert—comment ne pas l'absoudre !
Malheur, malheur à qui troublerait son repos !
Malheur à toi, David, si ta harpe en délire
Exhalait un refrain d'anathème envieux !
Bien le dans ton cœur, pleure le sur ta lyre
Il a souffert—il est sacré !

J A G

Histoire d'une lettre

Jean avait six ans, un pantalon blessé
aux deux genoux, des cheveux blonds,
bouclés, si épais et si riches qu'on en eût
coiffé deux têtes de belles dames, une
paire de grands yeux bleus, qui essayaient
parfois encore de sourire, lorsqu'ils eus-
sent déjà tant pleuré ! une petite veste
élégamment coupée, mais tombant par
lambeaux, une bottine de fillette au pied
droit, un soulier de collégien au pied
gauche, tous les deux trop longs, trop
larges, hélas ! et trop percés, qui se
relevaient en poulaines par devant et
qui manquaient de talons par derrière.
Là-dedans, il avait froid et faim—car
c'était un soir d'hiver, et il jeûnait de-
puis la veille au midi—quand la pensée
lui vint d'écrire une lettre... à la bonne
Vierge.

Reste à vous dire comment le petit
Jean, qui ne savait pas plus écrire que
lire, écrivit sa lettre.

Là-bas, dans le quartier du Gros Caillou
au coin d'une avenue et non loin de l'Es-
planade, il y avait une échoppe de "ré-
dacteur." Le rédacteur était un vieux
soldat de fort mauvaise humeur, brave
homme, pas bigot, ah ! non ! pas riche,
et qui avait le malheur de n'être pas
tout-à-fait assez éclopé pour obtenir
son admission à l'hôtel des Invalides.

Ce n'est pas plus malin que cela. Jean
le vit à travers les carreaux de son
échoppe, fumant sa pipe en attendant la
pratique. Il entra et dit :

—Bonjour, monsieur ; je viens pour
écrire une lettre.

—C'est dix sous, répondit le père
Bouin.

Car ce brave, qui était peut-être la
cent millième partie de la gloire d'un
maréchal de France, s'appelait le père
Bouin. Jean qui n'avait pas de casquette
ne put l'ôter, mais il dit bien poliment :

—Alors, excusez.

Et il ouvrit la porte pour s'en aller ;
mais papa Bouin le trouva gentil et lui
demanda :

—Es-tu fils de militaire, moucheron ?

—Non, répondit le petit Jean, je suis
fils de maman.

—Bon ! fit le rédacteur. Et tu n'as
pas dix sous ?

—Oh ! non, je n'ai pas de sous du tout.

—Ta mère non plus ? Ça se voit.
C'est une lettre pour avoir de quoi
faire la soupe, eh ! petiot ?

—Oui, répondit Jean, justement !

—Avance ! pour dix lignes et une
demi-feuille, on n'en sera pas plus pauvre.

Jean obéit. Papa Bouin arrangea son
papier, trempa sa plume dans l'encre, et
traça d'une belle écriture de fourrier
qu'il avait :

"Paris, le 17 janvier 1857."

Puis, au-dessous, à la ligne : "A
monsieur..."

—Comment s'appelle-t-il, bibi ?—
Qui ça ? demanda Jean.—Eh bien ! le
monsieur, parbleu !—Quel monsieur ?
—Le particulier à la soupe.

Jean comprit cette fois, et répondit :

—Ce n'est pas un monsieur.—Ah !
bah !... une dame, alors ?—Oui... non,
c'est-à-dire...

—Ah ça ! diable, s'écria papa Bouin,
tu ne sais pas même à qui tu vas écrire ?
—Oh ! si ! fit l'enfant.—Dis-le donc,
et dépêche toi !

Le petit Jean était tout rouge. Le
fait est que ce n'est pas commode de
s'adresser aux écrivains publics pour de
pareilles correspondances. Mais il prit
son courage à deux mains et dit :

—C'est à la sainte Vierge que je veux
envoyer une lettre.

Papa Bouin ne rit pas. Il déposa sa
plume et ôta sa pipe de sa bouche.

—Moucheron, dit-il sévèrement, je
présuppose que tu n'as pas l'intention de
te moquer d'un ancien. Tu es trop petit
pour qu'on te tape. Par file à gauche,
va voir dehors si j'y suis !

Le petit Jean obéit et tourna les ta-
lons ; je dis ceux de ses pieds... puisque
ses souliers n'en avaient plus.

Mais en le voyant si doux, papa Bouin
se ravisa une seconde fois et le regarda
mieux.

—Mille canons ! grommela-t-il ; il y
a tout de même de la misère dans ce
Paris !... Comment t'appelles-tu, bibi ?

—Jean.—Jean qui ?—Rien que Jean.

Papa Bouin sentit ses yeux qui le pi-
quaient, mais il haussa les épaules.

—Et que veux-tu lui dire à ta sainte
Vierge ?